

Le plus souvent son instinct se réveille. La pauvreté se croit libre et elle n'a rien de plus pressé que de commencer ses gambades. Mais chaque saut la ramène à son point de départ—bientôt l'aiguillon de la faim se met de la partie; elle se dit qu'elle ne gagne rien à faire la mauvaise tête et elle devient douce comme un petit mouton. C'est le moment de lui jeter un morceau de sucre... je me trompe, un petit lambeau de bœuf cru devant lequel elle se garde bien de boucher. Voilà pour le deuxième acte.

« Le plus fort est fait. Ce n'est qu'un jeu après cela de lui faire exécuter les exercices préparatoires; de lui apprendre à marcher au pas, de la suspendre à un fil de soie, de l'atteler à de petites voitures. Et notez bien que le dompteur se réserve toujours la ressource de la diète ou de la terrible boîte tournante. En revanche, que de caresses et de friandises, quand elle est arrivée à traîner le char, à diriger la brouette, à tirer le canon, à tourner le moulin et à danser sur la corde!

« Un Anglais, I. Kitchingam, a acquis une incontestable expérience dans le maniement de la pucesavante, mais aussi que de soins!

« M. Kitchingam, ses exercices terminés, déposait ses puces par dix sur le revers de sa main, couvertes de cicatrices, et les laissait se désaltérer à même, avec une bienveillance toute maternelle. De la salle à manger au dortoir le trajet n'était pas long. Ce dortoir consistait en une couche coquette, aménagée dans une bête oblongue et capitonnée de flanelle rouge; au-dessus, des couvertures blanches; bref, un nid de petite maîtresse où les laborieuses ouvrières dormaient en paix et à l'abri des vents coulis.

« M. Kitchingam les réveillait à dix heures du matin. Vite à la toilette! Un petit plumeau de duvet très-léger lui servait à enlever les monécules de poussière ou les débris de lainage qui pouvaient être introduits entre les articulations et gêner les mouvements dans les exercices.

« Et quel travail! Dix heures par jour, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un employé de l'Etat. Le champ de travail des élèves de M. Kitchingam s'étend sur une ample recouverte de papier blanc. La première, celle qui remporte invariablement le prix d'excellence, est de nationalité belge il est clair que le sang flamand porte à l'appris de mesure et de conduite. Ne se parlez pas des Françaises évaporées, ni surtout des Espagnoles, carlistes intraitable qu'on ne sait par quel bout prendre! Le Belges ne craignent pas de rivaux.

« Les pensionnaires de M. Kitchingam sont d'ailleurs reconnaissantes de tant d'efforts. Une d'elle, notamment, surnommée Hercule, traîne un microscopique vaisseau en ivoire, mille fois plus pesant que son petit corps. Quelle héroïne!

POESIE

PAYSAGE POLAIRE

Un monde mort, immense écume de la mer,
Gouffre d'ombre stérile et de lueurs spectrales,
Jets de pics convulsifs étirés en spirales
Qui vont éperdument dans le brouillard amer.

Un ciel rugueux, roulant par blocs, un âpre enfer
Où passent à plein vol les clameurs sépulcrales,
Les rires, les sanglots, les cris aigus, les râles
Qu'un vent sinistre arrache à son clairon de fer.

Sur les hauts caps branlants en proie aux vents v[raies]
Se raidissent les dieux brumeux des vieilles races
Congelés dans leur rêve et leur lividité;

Et les grands ours blanchis par les neiges antiques,
Cà et là, balançant leurs cous épileptiques,
Ivres et monstrueux, bavent de volupté.

LECONTE DE LISLE.

AVENTURIERS ET CORSAIRES

LE GAOULE

XIII

(Suite)

Aux agitations de ses doigts, aux palpitations de sa poitrine où grondaient de sourds rugissements. Il avait compris que cette amitié subite de madame de Saint-Chamans était intéressée, et qu'elle serait inflexible dans ses exigences; enfin, que le retour d'Antillia était impitoyablement soumis à la restitution de Dubost entre les mains de sa femme.

—Monsieur d'Autanne, dit tout à coup la comtesse, il faut que vous vous rendiez au camp de Macandal et que vous en ramenez Dubost. L'accès de ce camp vous sera facile, grâce au guide que je vous donnerai; car les compagnies expéditionnaires ne peuvent pas, avec leur inexpérience des chemins de la montagne, en avoir approché d'assez près pour arrêter votre tentative.

—Mais, fit observer Henri, c'est désertir mon poste. Je suis commandant ici des troupes de la milice...

—Il le faut, monsieur! répéta madame de Saint-Chamans avec un tel accent de résolution, que Henri, interdit, ne trouva rien à répliquer, sinon qu'il serait impossible de négocier la restitution d'un prisonnier blanc avec un chef de *marrons* attaqué par les blancs.

—Vous lui garantirez la paix et vous rendrez publiques, à votre retour, l'innocence de Macandal et la trahison de la Varenne.

La comtesse avait compté sur cette dernière déclaration d'Henri pour amener les créoles contre le marquis, et hâter le dénouement qu'elle avait préparé.

—Dans deux heures, vous serez en route pour la montagne Pelée, monsieur, dit-elle en se levant et en entraînant Henri vers la porte; moi, pendant ce temps, je verrai Fabulé, et demain je vous donne rendez-vous chez moi, à Saint-Pierre. Si vous me ramenez Dubost, je vous rendrai votre sœur. Venez, monsieur, allons rejoindre votre guide.

—Qui est ce guide à qui vous me confiez, madame?

—Un guide sûr... le chevalier de Maubrac. Mais venez donc, monsieur!

Henri ceignit son épée, s'arma de pied en cap, et se laissa entraîner par madame de Saint-Chamans plutôt qu'il ne la suivit.

Une heure après, ils avaient atteint l'*ajoupa* de Maubrac; celui-ci dormait d'un profond sommeil.

Quelle répugnance qu'éprouvât Henri à se trouver en compagnie, et pour ainsi dire sous la surveillance de cet aventurier, il se mit en route avec lui pour le camp de Macandal.

La comtesse prit la place de son frère dans le hamac qui meublait l'*ajoupa* et attendit l'effet du signal qu'avait fait Maubrac pour appeler Fabulé.

XIV

L'expédition contre Macandal avait eu au début plus de succès qu'on n'aurait pu le croire. Ce succès prépara tous les événements qui suivirent et que nous allons raconter.

A peine les compagnies expéditionnaires eurent-elles engagées dans les sentiers de la montagne Pelée, ayant à leur tête le marquis de la Varenne lui-même, qu'elles rencontrèrent deux nègres *marrons* que la présence des troupes mit d'abord en fuite. Ces deux nègres déclarèrent appartenir à la bande de Macandal, mais ils refusèrent, même au prix de leur grâce, de servir de guides aux troupes.

Toutes les séductions possibles les ayant laissés inflexibles, le marquis de la Varenne ordonna d'user de violence et de rigueur à leur égard. L'un de ces deux malheureux fut fusillé sous les yeux de son camarade; fappé de terreur, celui-ci s'engagea à conduire les soldats à travers les sentiers sinueux où ils avaient grand-peine à avancer.

La présence des troupes, signalée au camp de Macandal, y jeta l'alarme. Le mulâtre, quoique surpris par cette attaque soudaine et inattendue, opposa aux assaillants une vigoureuse résistance.

Habitué à cette guerre de montagnes, des précipices de rochers, les nègres *marrons* n'eurent pas de peine à intimider les blancs et à leur faire perdre promptement une partie du terrain conquis. Les plus hardis d'entre eux-ci, encouragés d'abord par une première victoire inespérée qu'ils devaient à une trahison, payèrent de la vie

leur audace. Toutes les armes étaient bonnes et faciles aux nègres; à défaut de mousquets et pour suppléer à l'insuffisance de leurs flèches et de leurs arcs, et dans l'impossibilité où ils étaient de se servir de leurs couteaux et de leurs *bangalas*, il lancèrent sur les assaillants des troncs d'arbres et de volumineux blocs de rochers qui bondissaient le long des flancs de la montagne, écrasant les assaillants de leur poids énorme, décimant leurs rangs comme eussent fait des boulets de canon ou un feu d'artifice de mitraille.

Les blancs comprirent, alors, plus que jamais, la puissance formidable des nèges *marrons*. Ils eussent peut-être battu en retraite s'ils n'avaient été soutenus par l'espoir des secours qu'ils attendaient de Fabulé, dont la bande était seule capable de lutter à armes égales avec les nègres de Macandal.

Celui-ci, que l'invasion des blancs dans la montagne avait autant affligé que surpris, éprouva une profonde déception quand, du haut d'un arbre qu'il avait choisi pour observatoire, il reconnut Du Buc à la tête d'une des compagnies. Macandal conclut que c'en était fait de lui et qu'il fallait que sa ruine fût bien résolue par les colons, pour que Du Buc, et peut-être Henri d'Autanne, prissent part à cette expédition. Sa dernière illusion s'éteignit; sa plus chère croyance venait de s'éteindre.

—Je suis bien malheureux! s'écria-t-il en frappant sa large poitrine, mes meilleurs amis m'abandonnent! Je suis trahi par ceux-là mêmes pour qui j'eusse donné ma vie!

Il ne restait plus à Macandal que la vengeance. Un projet terrible jaillit dans son cerveau.

—Mort aux blancs! dit-il en étendant son *bangala* du côté de la petite armée expéditionnaire. Jusqu'au dernier ils périront. Le sol de la Martinique boira le sang des blancs!

Macandal s'assit sur le bord d'un rocher, et laissa tomber dans ses deux mains sa tête pensive et lourde du vaste plan qu'il venait de concevoir. Ce plan consistait à aller proposer à Fabulé, qui ne manquerait pas de l'accepter, croyait-il, une alliance contre les blancs, une dévastation complète de la colonie, le meurtre enfin, le pillage et l'incendie.

Une dernière pensée, au milieu de ces pensées de sang, s'épanouit sur le visage de Macandal et dessina un poli infernal sur ses lèvres. L'image d'Antillia venait de passer devant ses yeux; il s'y arrêta comme devant le souvenir le plus riant de sa vie; il en fit l'espérance la plus glorieuse de cette horrible et implacable guerre qu'il allait déclarer à toute une race d'hommes. Son amour pour la jeune créole, que son respect et son dévouement avaient refoulé jusqu'au plus profond de son cœur, se réveilla plein d'ardeur et allumé par la joie féroce de la vengeance.

—Oh! s'écria-t-il, ce sera là le dernier degré où mon orgueil satisfait!

Macandal se leva alors en faisant tourner entre ses mains, avec la rapidité de l'éclair, son *bangala*. Ce geste et cette évolution traduisaient toutes les menaces et toutes les résolutions dont son cœur était plein. Il s'assura que la masse de troncs d'arbres et de rochers qu'il avait fait rouler sur les assaillants formait un rempart suffisant pour fortifier son camp contre toute attaque; il donna ensuite des ordres secrets à ses deux lieutenants, et se mit en route pour le camp de Fabulé, en dissimulant son départ, de peur que son absence ne jetât le découragement parmi ses soldats.

Macandal comptait sur son courage et beaucoup sur l'imminence du danger qui, dans sa pensée, les menaçait tous deux, pour décider son rival et son ennemi à accepter une alliance qui devait être fatale aux colons.

Parvenu aux abords du camp de Fabulé, Macandal s'arrêta un instant. Une grande émotion l'avait saisi au cœur. L'énormité de l'acte qu'il conspirait d'accomplir, la complicité de Fabulé qu'il allait demander, le tableau des crimes atroces qu'il serait appelé à commettre, peut-être aussi la grandeur du rôle qui se préparait pour lui, se présentèrent à son esprit.

Il éprouva comme une hésitation, peut-être même un fatal pressentiment. Après un moment de réflexion, il triompha cependant de sa timidité et s'aventura en escaladant les rochers et les arbres, dans le dernier sentier qui conduisait au camp de Fabulé.

Macandal ne fut pas surpris, autant que nos lecteurs pourront l'être, du calme complet qui régnait dans le camp du nègre. On se souvient que celui-ci avait promis ses concours aux blancs dans l'expédition contre Macandal. Fabulé, qui avait accueilli avec enthousiasme les ouvertures qui lui avaient été faites à ce sujet, avait ensuite manqué au rendez-vous du camp

de bataille, et s'était tenu sur la réserve en différant le moment de tenir sa promesse.

Cette trahison de Fabulé mérite d'être expliquée au point de vue de sa double haine contre les colons et contre Macandal.

Il savait que les premiers ne s'étaient engagés si résolument dans cette campagne que dans l'espérance d'être vigoureusement soutenus par lui, et que sans son secours ils rencontreraient une défaite complète. Mais une pareille attaque ne pouvait pas plus être dirigée contre Macandal sans que celui-ci éprouvât quelques pertes.

Fabulé avait compté sur ce double résultat: la défaite des blancs et l'affaiblissement de son rival. En arrivant tardivement sur le champ de bataille, il recueillait plus facilement le fruit de sa trahison, il achevait la ruine de Macandal, et nécessairement il avait ensuite meilleur marché des blancs, surtout avec le secours des Caraïbes qu'il avait, on se le rappelle, convoqués en armes.

C'était là la cause de l'immobilité de Fabulé au milieu de cette agitation de la montagne Pelée.

Macandal, arrivé sur la limite du camp de son ennemi, fut arrêté par un « Qui vive! » lancé d'une voix formidable.

—Je suis Macandal, répondit-il.

A ce nom un cri général s'éleva dans le camp, et en moins de cinq minutes tous les nègres furent sur pieds.

Macandal s'avança résolument. Sa haute stature, sa force herculéenne bien connue de tous et éprouvée par quelques-uns, la hardiesse de sa tentative, l'immense prestige qu'il exerçait sur l'esprit des esclaves en imposèrent à la troupe de Fabulé. Il pénétra donc jusqu'au milieu d'eux sans qu'un seul eût fait un mouvement pour l'arrêter.

—Menez-moi à votre capitaine, dit-il aux nègres, j'ai besoin de lui parler; un grand danger nous menace tous, vous, moi, et mes soldats.

L'éclat avec lequel le nom de Macandal avait retenti dans le camp servit d'avertissement à Fabulé qui accourut, le visage resplendissant d'une joie à laquelle se mêlaient des éclairs de férocité.

—Cernez le bien! cria le nègre, et qu'il ne s'échappe pas!

Macandal haussa les épaules en voyant le cercle de poitrines et de têtes crépues qui s'était formé autour de lui. Il s'avança vers Fabulé.

—Oh! je te tiens donc! murmura celui-ci.

—Tu es fou, compère, répliqua Macandal; et si tu savais quels bons avis je t'apporte, tu me tendrais la main, et nous ferions bonne alliance. Les blancs, continua-t-il, ont entrepris la destruction des *marrons*; ils ont commencé par moi, ils finiront par toi. Sans sujet aucun, ils m'ont attaqué avec une audace inusitée, et jamais ils ne s'étaient avancés si près de mon camp. Toutes leurs troupes sont sur pied; il est possible que je les massacre jusqu'au dernier, comme il se peut qu'ils triomphent de moi; auquel cas, compère, tu serais perdu à ton tour. Si tu veux nous sauver tous les deux, il faut que tu oublies nos vieilles haines et que tu marches à mon secours. A nous deux nous exterminerons l'armée du roi ainsi que les milices des colons, et la Martinique nous appartiendra. Voilà les nouvelles que je t'apporte. Je me confie à ta loyauté.

—Moi, répondit Fabulé, voici ce que je te dirai: Les blancs, qui ont été tes amis, sont les miens aujourd'hui. Nous sommes d'accord, eux pour t'attaquer, moi pour les laisser faire et même pour les y aider. Mon but était de m'emparer de toi, vil mulâtre; tu es venu te faire prendre comme un enfant, tu m'éviteras donc la peine de courir après toi!

Une sueur froide couvrit le corps de Macandal. Il promena autour de lui un regard inquiet et vit avec terreur l'impénétrable cercle humain qui l'enveloppait.

—Qu'ai-je donc fait aux blancs pour qu'ils me déclarent la guerre? demanda-t-il.

—Tu les as trop aimés et trop flattés, répondit Fabulé. Il était juste qu'ils te fissent payer, par une trahison, cette amitié impossible entre leur race et la nôtre.

—Tu crois, reprit le mulâtre, qu'il n'est pas de ton intérêt de me défendre contre eux?

—Non, fit le nègre; mon intérêt est que tu disparaisses de nos bois où tu gênes mes projets.

—Alors laisse-moi m'en retourner à mon camp et je me défendrai comme je pourrai. Si je succombe, la place t'appartient; si je suis vainqueur des blancs, nous nous associerons, car tu seras heureux de le faire alors, pour mettre leurs habitations à feu, à sang et au pillage.